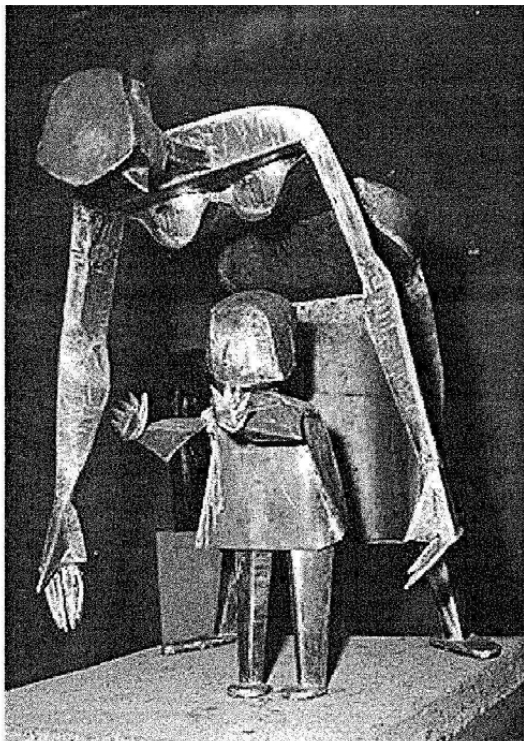
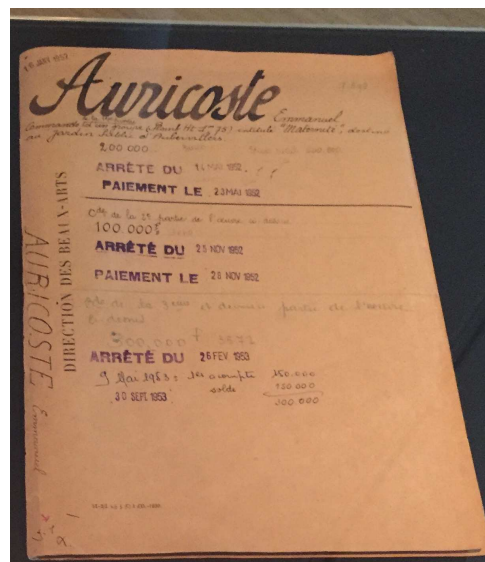




La maternité, Auricoste



Archives nationales. Rapport extrait du dossier de commande à Emmanuel Auricoste d'une sculpture, Maternité, pour la commune d'Aubervilliers, 1953.....p.3

Archives nationales. Photographies des pièces présentées dans l'exposition « Un art d'état ? Commandes publiques aux artistes plasticiens 1945-1965 », Qui s'est tenue aux Archives nationales, site de Pierrefitte sur Seine, du 31 mars au 13 juillet 2017.....p.4-5

Mediapart. Article de Jack Ralite, *Accéder à l'arbitraire du signe*, octobre 2012.....p.6-9

Archives municipales d'Aubervilliers / Fonds Jack Ralite.

99Z64 A propos d'Auricoste. Pour que les statues ne meurent jamais. Elle s'appelait « La maternité d'Aubervilliers », c'était une statue. Jack Ralite raconte son histoire, 3 août 1977p. 10-14

Sources extérieures. Archives nationales et Centre national des Arts plastiquesp. 16

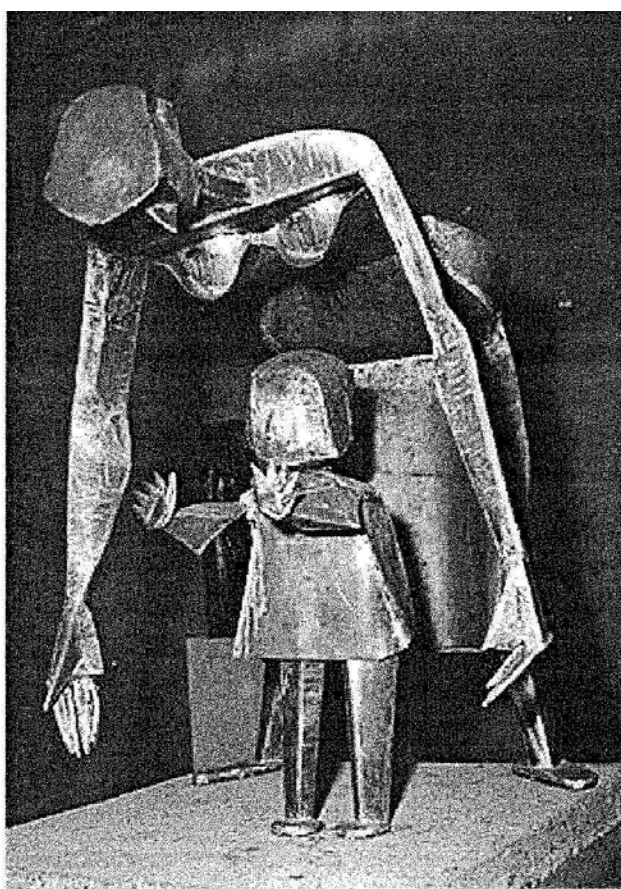
Rapport extrait du dossier de commande à Emmanuel Auricoste d'une sculpture, Maternité, pour la commune d'Aubervilliers, 1953¹

35,5 × 25

Arch. nat., F/21/6950

En mai 1951, le maire d'Aubervilliers, Charles Tillon, sollicite le directeur général des Arts et des Lettres, Jacques Jaujard, pour obtenir la commande d'une sculpture à Emmanuel Auricoste, dont il a apprécié une œuvre exposée au salon de Mai. Jaujard répond favorablement à sa demande et l'accord est donné par la commission des achats et commandes de l'État, dans sa séance du 16 janvier 1952, pour l'exécution d'un groupe sculpté en plomb d'une hauteur de 1,75 mètre, intitulé Maternité

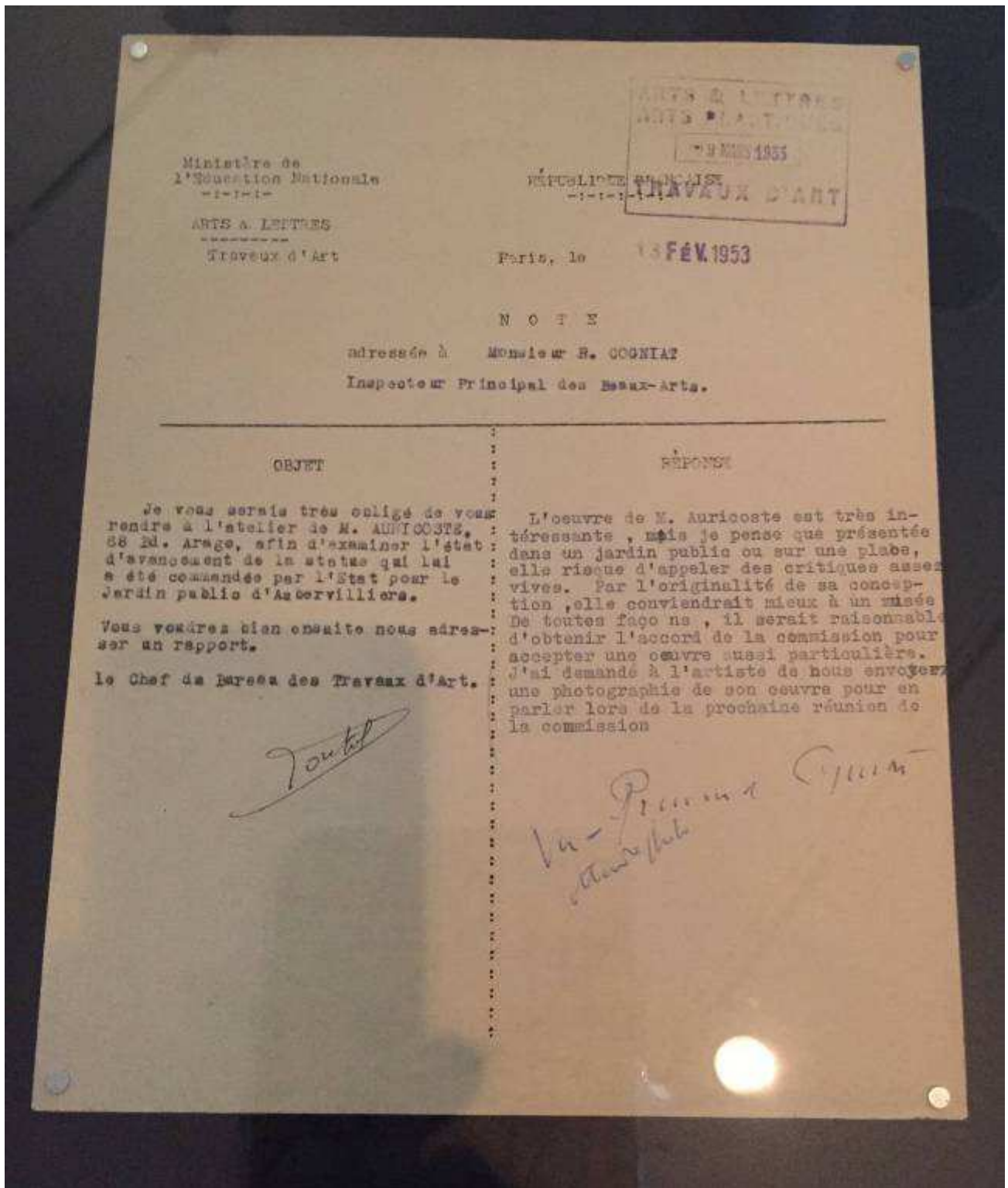
En février 1953, l'inspecteur des Beaux-Arts Raymond Cogniat se rend à l'atelier du sculpteur et émet dans son rapport un avis prudent : « L'œuvre de M. Auricoste est très intéressante, mais je pense que présentée dans un jardin public ou sur une place, elle risque d'appeler des critiques assez vives. Par l'originalité de sa conception, elle conviendrait mieux à un musée ». La sculpture est finalement installée mais déplaît fortement aux habitants et est déplacée hors de leur vue, dans un petit jardin où elle se dégradera petit à petit, jusqu'à disparaître. Clothilde Roulier, commissaire de l'exposition « Un art d'état ? Commande d'art public (1945-2017)



¹ Informations extraites du livret de visite de l'exposition, « Un art d'État ? Commandes publiques aux artistes plasticiens 1945-1965 », Qui s'est tenue aux Archives nationales, site de Pierrefitte sur Seine, du 31 mars au 13 juillet 2017

Photographies des pièces présentées dans l'exposition « Un art d'état ? Commandes publiques aux artistes plasticiens 1945-1965 », Qui s'est tenue aux Archives nationales, site de Pierrefitte sur Seine, du 31 mars au 13 juillet 2017²

Arch. Nat, F/21/6950



² Photographies réalisées lors du vernissage de l'exposition. EB.

16 JANV 1952

Auricoste

à la direction
Commissariat des groupes (Point Ht 1775) intitulé "Maternité", destiné
au Jardin Public d'Auterivillers.

200 000

ARRÊTÉ DU 16 MAI 1952.

PAIEMENT LE 23 MAI 1952

Cdt de la 2^e partie de l'œuvre ci-dessus
100 000

ARRÊTÉ DU 25 NOV 1952

PAIEMENT LE 28 NOV 1952

Acte de la 3^e et dernière partie de l'œuvre
ci-dessus

200 000 + 3572

ARRÊTÉ DU 26 FEV 1953

9 Mai 1953: les acomptes 150 000
solde 150 000
30 SEPT 1953 300 000

11-21 10 1 20 1 20 - 1950

AURICOSTE
DIRECTION DES BEAUX-ARTS
Emmanuel

En ligne : <https://blogs.mediapart.fr/edition/la-revue-du-projet/article/141212/acceder-larbitraire-du-signe-par-jack-ralite>

Accéder à l'arbitraire du signe (par Jack Ralite*)

14 déc. 2012, par Nicolas DUTENT, édition : La Revue du Projet



Exercer l'art avec plus de justice sociale dans une société plus démocratique. Agir dans les venelles vers l'émancipation est le contraire de la financiarisation.

Le 1er août 2007, dans sa lettre de mission à Christine Albanel, ministre de la culture, le président Sarkozy lui recommandait entre autres une démarche : veiller à ce que les crédits ministériels du spectacle vivant aillent bien à des œuvres correspondant aux demandes de la population.

Le nouveau président de la République engageait là une politique où « l'œuvre d'art est affaire du suffrage universel ». Cette question traverse l'histoire du théâtre et interdit, en tout cas mutile, une véritable politique de création artistique singulièrement de création théâtrale, démarche impliquant l'obsédante question du public.

Je souhaite évoquer une expérience vécue au delà de ce que disait Jean Vilar de la programmation du Festival d'Avignon qu'il avait créé en 1947 : « Je rêve de mettre en scène des œuvres théâtrales dont le public quand il les rencontrera ne sait pas encore qu'il va les aimer ».

Être ouvert aux voix et voies inconnues

Il y a quelques années, je suis saisi d'une demande d'un sculpteur de se voir prêter le temps d'une exposition une sculpture achetée par la ville d'Aubervilliers en 1947 au Salon d'automne. Maire d'Aubervilliers, je n'avais jamais vu cette œuvre, ni su même qu'elle existait. Le sculpteur m'envoie le document d'achat de son travail par la ville. Je me suis mis à chercher et après beaucoup d'interrogations d'habitants d'Aubervilliers à la Libération, j'ai retrouvé non pas la sculpture, mais sa mémoire et le sort qu'elle avait connu. Elle représentait « la maternité ». Mais la forme en était audacieusement nouvelle et le quartier où elle avait été installée devant une école maternelle ne l'accepta pas. Le traitement de la femme heurtait les habitants et le maire d'alors décida de la déposer dans un petit jardin intérieur d'un établissement scolaire où elle serait protégée, mais inaccessible à la vue. Le temps passa et l'œuvre fort belle, taillée dans un tissu de plomb, fut petit à petit abîmée par les intempéries, certaines soudures lâchant et différentes parties tombant sur le sol connurent le sort dramatique des ordures ménagères. Le regard hermétique au nouveau et sans tendresse devant des formes inconnues avait condamné la sculpture. Ce fut la mort d'une statue.

Lors de son prix Nobel, Saint-John Perse parla de la poésie comme d'un « luxe de l'inaccoutumance ». Jean-Luc Lagarce disait « une société, une cité, une civilisation qui renonce à sa part d'imprévu, à sa marge, à ses atermoiements, à ses hésitations, à sa désinvolture... est une société qui se contente d'elle-même ». Elle refuse l'inattendu, le nouveau, l'étrange, (ajoutez un « r » et ça fait étranger), elle s'immobilise, s'ossifie, perd sa

fraîcheur, sa fragilité, son feu. « Dès qu'un art se fige il meurt » disait Jean Vilar en 1952, ajoutant en 1966 : « Le chemin du milieu est celui qui ne mène pas au festival d'Avignon ». D'ailleurs en 1967, il réinventa le Festival d'Avignon, en rompant avec les programmes devenus habituels, en mêlant au théâtre la danse, le cinéma, le chant, la littérature, il appliqua avec audace cette idée d'Aragon « se souvenir de l'avenir ». Je me rappelle d'une de ses boutades expliquant son renoncement au TNP qui était son œuvre : « Les spectateurs en étaient arrivés à s'applaudir eux-mêmes ». Il y a là une règle d'or et il n'est pas d'époque où il ne faille se mettre debout et enrager pour défendre cette façon de voir : être ouvert aux voix et voies inconnues. « Provoquer, surprendre, réveiller, irriter même, liberté de création », telle était la pratique de Vilar. On est loin de « la culture comme œuvre de bonne volonté individuelle », « du consommateur roi », de « la culture unanimiste ».

C'est alors que Jean Vilar me chargea de réunir les responsables politiques élus par les collectivités et les artistes travaillant et créant dans les communes. Le débat eut lieu les 27 et 28 juillet 1967, il fut vif, il n'y eut pas de pensées molles, mais des pensées drues. C'était un affrontement entre le réalisme de nomenclature et le réalisme expérimental. C'était une illustration de la remarque d'Aragon : « Il n'a jamais suffi à l'art de montrer ce qu'on voit sans lui » et du propos d'Apollinaire : « Quand l'homme a voulu imiter la marche il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe ». En fait, la création qui est une vue, une réflexion, une transposition, une découverte de la réalité, est dans un premier temps reçue comme blasphémateur de cette réalité.

Et ce qui se passait en 1967 n'est pas effacé aujourd'hui. Il y a même aggravation à proportion de l'envahissement des programmes fabriqués par les industries culturelles marchant à la rentabilité, allant au nombre, fabriquant ce qu'on appelle « la culture de masse ». Aujourd'hui la vie artistique est agressée par ce phénomène que j'ai rencontré à l'état pur et naïf dans une ville du 93, Blanc-Mesnil, où quelques rares responsables de cette ville % d'habitants de trouvaient que le théâtre local n'ayant pas plus de 50 la ville dans sa fréquentation n'était pas justifié et qu'il fallait voir autrement. Au cours de la réunion pour examiner notamment cet argument, j'ai posé la question : « Combien avez-vous d'abstentionnistes aux élections dans votre ville ? ». Réponse : 50 % environ. Moi : « Alors vous avez décidé de supprimer le suffrage universel ? ». Un rire salvateur conclut cet épisode.

L'esprit des affaires l'emporte sur les affaires de l'esprit

Mais l'idée est tenace et revient sans cesse. Elle est renforcée par l'envahissement du marché dans le domaine culturel, par sa financiarisation et par des fatalités qui pour avoir une nuance comique sont très opératives : Le visiteur du soir de l'Élysée, Alain Minc, n'a-t-il pas dit : « Le marché est naturel comme la marée » ? Et Alain Madelin : « Les nouvelles technologies sont naturelles comme la gravitation universelle ». Or, le marché et les nouvelles technologies sont des inventions humaines pour s'en servir. En les chosifiant, leurs laudateurs les naturalisent et dans un même mouvement font de leurs inventeurs – des hommes et femmes – des êtres subsidiaires, des invités de raccrocs. C'est le monde à l'envers, c'est l'esprit des affaires l'emportant sur les affaires de l'esprit. C'est le « chiffage » des « gestionnaires » culbutant le « déchiffage » des « créateurs », c'est la financiarisation qui pénètre tout et impose son vocabulaire. Tout cela a des répercussions sur le travail des créateurs, des publics et au lieu de contribuer à les faire se rencontrer, les éloignent les uns des autres. Le travail dans ce domaine comme dans tous les autres est malade du management, ceux qui le font y respirent mal et voient prolonger cette mauvaise respiration

dans le temps des loisirs rendant difficile la rencontre entre créations et publics. Il n'y a pas de perfusion culturelle à l'extérieur du travail malade.

On ne nous parle que d'utilité (avec l'espérance d'en faire de l'utilisable), que de compréhensible (après avoir abîmé la faculté d'étonnement, de penser, d'imaginer de chacune, chacun), que d'économie (sous direction du ciel bancaire et des jeux ténébreux du profit). On ne nous parle en fait que de médiocrité comme si c'était le destin obligé des hommes et des femmes alors que l'on devrait se parler et agir selon la belle expression du peintre chilien José Balmès : « en se compromettant avec la personne humaine ».

Travailler pour l'art et sa rencontre avec les publics

C'est un travail inouï. Il ne faut pas avoir peur de dire, de faire, d'être affectueux, de considérer – surtout, dans ces temps de tourmente – que travailler pour l'art et sa rencontre avec les publics c'est faire des investissements de haute mer, des investissements humains et non cette incroyable consigne impérative, cette tyrannie rentabilisatrice extraite du rapport Jouyet-Levy sur « L'Immatériel » remis au ministre de l'économie en 2006 : « Il convient de traiter économiquement le capital humain ».

Pierre Soulage dit : « L'art donne forme à l'inachevé ». Pierre Reverdy écrit : « La science découvre et dévoile peu à peu ce qui est. L'art créé d'un seul coup, d'après ce qui est, ce qui n'était pas », Christa Wolf commente : « Le sentiment éprouvé dans l'expérience artistique nous permet d'imaginer ce que nous pourrions devenir ». Écoutez Aragon : « En entendant chanter Fougères, l'héroïne de La mise à mort, j'apprends, j'apprends à perte d'âme » et Foucault : « On écrit pour se déprendre de soi-même ».

Comment ne pas mêler ces voix de poètes à celles de scientifiques concernant l'homme, la femme, les publics. « L'homme est plein à chaque minute de possibilités non réalisées ». « Les hommes et les femmes peuvent se retrouver une tête au-dessus d'eux mêmes » (Vygotski), « La vie est habituellement en deçà de ses possibilités mais se montre au besoin supérieure à sa capacité escomptée » (Georges Canguilhem), « Au travail contrairement aux apparences on ne vit pas dans un contexte, on cherche à créer du contexte pour vivre » (Yves Clot).

Cette mêlée précieuse est un pouvoir d'agir dans les venelles vers l'émancipation, le contraire de la financiarisation. Elle me fait penser à ce garçonnet, à cette fillette qui apprennent apparemment si facilement à nommer leurs premiers jouets, train, wagon, locomotive avec leur papa, leur maman. Arrive l'école et l'écriture de ces mots. L'enfant est stupéfait que le train qui est long soit désigné par un mot court (5 lettres) et la locomotive qui est courte le soit par un mot long (10 lettres). L'institutrice qui me rapportait cette histoire ajoutait : « Mon travail est d'aider l'enfant à "accéder à l'arbitraire du signe" ».

Dans un rapport de 1987 : Projet pour le Théâtre de la Comédie de Genève écrit par Matthias Langhoff on lit ceci : « Un bon directeur de théâtre ne doit pas mettre ses efforts au service d'une prise de décision majoritaire et démocratique. Son travail tout comme son être doivent être animés par un tel esprit d'ouverture et de curiosité que les décisions qu'il sera appelé à prendre permettront à chaque individu de se développer et de s'épanouir au maximum [...] L'art n'est pas démocratisable ; on pourra seulement l'exercer avec plus de justice sociale dans une société plus démocratique [...] Les subventions ne sont pas là pour que le théâtre existe mais pour que la population puisse goûter au meilleur théâtre [...] ».

Extraits d'un entretien consacré à Jean Vilar publié dans l'Humanité, reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

*Jack Ralite est ancien ministre (PCF) et maire honoraire d'Aubervilliers. Il a fondé les États généraux de la culture.

La Revue du projet, n° 20, octobre 2012

99Z64 A propos d'Auricoste. Pour que les statues ne meurent jamais. Elle s'appelait « La maternité d'Aubervilliers », c'était une statue. Jack Ralite raconte son histoire, 3 août 1977.

Fin juin à IVRY, la section du Parti Communiste Français avait organisé un rendez-vous de militants communistes avec pour ordre du jour le Théâtre des quartiers d'IVRY.

Dans cette ville de la banlieue parisienne on sait que depuis plusieurs années est accueilli -je ne dis pas est patronné- ANTOINE VITEZ. Ce dernier assistait d'ailleurs à la réunion qui fut très riche et où chacun des participants témoigna de son approche de sa sensibilité à la question du théâtre dans la cité.

Pour ouvrir le débat une jeune camarade, responsable des questions culturelles à la Fédération du Val de Marne, fit un exposé tout à fait remarquable.

Elle expliqua la politique du parti dans le domaine culturel et plus particulièrement en faveur de la création et parce qu'elle sait le poids des choses et des idées, souvent dans son exposé revenait le mot ou plutôt l'expression, "c'est une politique difficile" ; "c'est une politique exigeante qui est combattue par le pouvoir, mais aussi par l'ignorance, l'incompréhension, les préjugés,..." une politique qui se heurte à la ségrégation sociale, à la disette financière organisée."C'est une politique difficile".

Invité à cette réunion ce mot et ses implications pratiques, politiques, m'ont beaucoup touché et j'ai eu envie alors de dire à mes camarades d'IVRY une certaine chose qui s'était passée à Aubervilliers et qu'il est question d'honneur à rapporter publiquement.

J'ai raconté l'histoire très triste de la mort d'une statue.

En 1951, le Maire d' Aubervilliers Charles TILLON, visitant le Salon de Mai voit une sculpture d'AURICOSTE. Quelque temps plus tard, il demande aux Beaux Arts de passer une commande à AURICOSTE pour Aubervilliers.

En 1952, la statue pour Aubervilliers est exposée au Salon de Mai. Il s'agit d'une sculpture en plomb, "la maternité d'Aubervilliers" qui connaît tout de suite un grand succès critique.

.../...

Elle est ensuite mise à la disposition de la ville et là s'amorce le drame.

La statue est très neuve quant à sa conception, pas seulement technique (nous verrons que cela a eu des conséquences) mais esthétique et pour dire le vrai, la sensibilité locale s'accommode mal de sa facture. La mère, l'enfant d'AURICOSTE agressent finalement des images encrées dans l'affectivité de beaucoup.

Alors la ville renonce à la mettre en place ; non qu'elle la fasse disparaître, mais elle la dispose dans un jardin intérieur d'un vaste ensemble scolaire, loin des regards. La statue d'AURICOSTE est mise au coin, disons le mot est abandonnée à son sort.

Là commence son inadmissible destinée. J'ai dit tout à l'heure que techniquement elle était aussi audacieuse qu'esthétiquement. AURICOSTE l'avait taillé comme dans un coupon de plomb dont il avait assuré l'assemblage par des coutures-soudures que le temps a désagrégées. Il n'y avait pas là problème insoluble. Une sculpture se restaure comme un tableau ; Mais elle était seule, sans yeux pour la voir, sans yeux pour l'aimer, sans yeux pour la défendre et elle est devenue débris.

Dans cette réunion d'IVRY où l'on se répétait quelques réactions face au répertoire d'ANTOINE VITEZ et où venant d'Aubervilliers j'avais comme un renom d'appartenir à une Municipalité en compagnonnage avec la création, ces quelques mots ont fait comme l'effet d'une bombe. Allons : Aubervilliers, c'est la familiarité acharnée à créer l'espace de la liberté de création. PETER WEISS, BRECHT, SHAKESPEARE, O'CASEY, PAVEL KOHOUT, O'NEIL, ADAMOV, MILLER, COUSIN, FRISCH, WOLINSKI, CHABROL, MUSSET, pour parler des auteurs de théâtre, GARRAN, MNOUCHKINE, CHEREAU ROSNER, DEMARCY, KRAEMER, BAYEN, FALL, ALLIO, MARECHAL, TAMIZ, CATHERINE DASTE, BAZILLIER, SANTON, pour les metteurs en scène disent le cheminement de liberté que connaît cette ville. Et pourtant c'est là qu'est morte la statue d'AURICOSTE.

.../...

Il y a quelques jours, j'ai reçu de RUFUS une petite carte représentant un cow-boy en équilibre tout à fait instable au premier étage d'un saloon et RUFUS y avait écrit au dos cette petite scène :

"- t'as vu maman le Monsieur qu'est-ce qu'il fait !

- c'est rien c'est un cascadeur !

c'est ce que j'ai entendu en voyant cette démonstration. Quand je marchais sur un fil j'ai entendu la même réflexion.

- ça doit être dangereux.

- penses-tu c'est un artiste.

ça mérite réflexion."

En fait la ville d'Aubervilliers à l'époque devant l'équilibre instable non encore assuré de la création d'AURICOSTE, devant le dérangement opéré par cette création, la ville d'Aubervilliers a dit comme la petite scénette de RUFUS : "c'est un artiste" au sens où c'est un saltimbanque.

Peut-être racontent cette triste histoire va-t-on me dire que je risque de verser à de drôles de moulins une eau qui ne leur était pas destinée. Absolument pas. La liberté est indivisible et au moment où plus que jamais ce mot splendide est traîné dans la boue des banques des Conseils d'Administration et du Pouvoir dire la verrue qu'un instant la pratique d'une ville dirigée par les communistes a eu, c'est l'extraire, c'est contribuer à en rendre le retour impossible.

Nous avons une trop profonde idée de la fonction sociale irremplaçable de l'art pour ne pas en dire les accrocs cruels et les 1000 personnes qui ont assisté voici 3 mois à l'inauguration de la deuxième salle de théâtre à Aubervilliers, d'une salle de cinéma permanent et de la bibliothèque Saint-John Perse disaient bien qu'il s'agit d'un accrocc sur le sentier toujours escarpé de la création. Je regardais la salle ce jour-là et j'y reconnaissais beaucoup de travailleurs, et parmi eux certains qui occupaient leur usine pour empêcher que soient cassées les machines; j'y reconnaissais aussi des espagnols réfugiés de 37 dont dans le tome 7 de son oeuvre poétique ARAGON raconte que "ce sera un étonnement qui forcera au respect des siècles que de découvrir qu'avec l'ennemi aux portes de la ville (il s'agit de Madrid) le peuple en arme a donné tant de soins et tant d'amour aux oeuvres de l'art et de l'esprit" (il s'agit du musée du Prado) (1). ARAGON parlait encore de ce qu'il [le peuple] avait protégé ce qui ne pourrait se refaire, l'or de l'esprit,

4
les bijoux de la pensée.

Je viens de dire l'inauguration de la bibliothèque Saint-John Perse avec 1000 personnes. C'est peut-être pour AURICOSTE la réparation. SAINT JOHN PERSE disait "poète est celui qui rompt pour nous l'accoutumance". "le luxe de l'inaccoutumance premier article de morale humaine". PICASSO écrivait : "la plupart des peintres se fabriquant un même moule à gateaux et après ils font des gateaux. Toujours les mêmes gateaux. Ils sont très contents. Un peintre ne doit jamais faire ce que les gens attendent de lui... La nature fait beaucoup de chose comme moi, elle les cache ! Il faut qu'elle avoue. Quand je gagne je le sais. Si je me trompe, l'avenir choisira. C'est son métier d'avenir, non ?".

Ces quelques lignes à propos de la Maternité d'Aubervilliers n'ont d'autre ambition que de tenter de faire aussi, mais au plan politique "notre métier d'avenir", c'est-à-dire "notre métier de liberté".

Le 27 Juillet 1977

JACK RALITE

(1) pour la défense de la culture un article écrit fin novembre et publié dans "Commune 40" (décembre 1936) l'Oeuvre poétique ARAGON tome VII, page 256.

à propos d'une œuvre H.O. 3.8.77.

Elle s'appelait « La Maternité d'Aubervilliers ». C'était une statue. Jack Ralite, député communiste de Seine-Saint-Denis, raconte son histoire, triste. Mais qu'il fallait rendre publique. Pour faire notre métier de libérateur. Inlassablement.

Fin juin à Ivry, la section du Parti Communiste Français avait organisé un rendez-vous de militants communistes avec pour ordre du jour le théâtre des quartiers d'Ivry.

Dans cette ville de la banlieue parisienne on sait que depuis plusieurs années est accueilli, je ne dis pas est patronné, Antoine Vitez. Ce dernier assistait d'ailleurs à la réunion qui fut très riche et où chacun des participants témoignait de son approche, de sa sensibilité à la question du théâtre dans la cité.

Pour ouvrir le débat, une jeune camarade, responsable des questions culturelles à la Fédération du Val-de-Marne, fit un exposé tout à fait remarquable.

Elle expliqua la politique du Parti dans le domaine culturel et plus particulièrement en faveur de la création et, parce qu'elle sait le poids des choses et des idées, souvent dans son exposé revenait le mot ou plutôt l'expression, « c'est une politique difficile » ; « c'est une politique exigeante qui est combattue par le pouvoir, mais aussi par l'ignorance, l'incompréhension, les préjugés... », « une politique qui se heurte à la ségrégation sociale, à la disette financière organisée ». « C'est une politique difficile ».

cale s'accommode mal de sa facture. La mère, l'enfant d'Auricoste agissent finalement des images ancrées dans l'affectivité de beaucoup.

Alors la ville renonce à la mettre en place ; non qu'elle la fasse disparaître, mais elle la dispose dans un jardin intérieur d'un vaste ensemble scolaire, loin des regards. La statue d'Auricoste est mise au coin, disons le mot est abandonnée à son sort.

Là commence son inadmissible destinée. J'ai dit tout à l'heure que techniquement elle était aussi audacieuse qu'esthétique. Auricoste l'avait taillée comme dans un coupon de plomb dont il avait assuré l'assemblage par des coutures-soudures que le temps a usagées. Il n'y avait pas là problème insoluble. Une sculpture se restaure comme un tableau ; mais elle était seule, sans yeux pour la voir, sans yeux pour l'aimer, sans yeux pour la défendre et elle est devenue débris.

Une carte de Rufus

Dans cette réunion d'Ivry où l'on se répétait quelques réactions face au répertoire d'Antoine Vitez et où

le Monsieur qu'est-ce qu'il fait ! » C'est rien c'est un cascadeur ! »

C'est ce que j'ai entendu en voyant cette démonstration. Quand je marchais sur un fil j'ai entendu la même réflexion : « Ça doit être dangereux. » Penses-tu c'est un artiste. » « Ça mérite réflexion. »

En fait la ville d'Aubervilliers à l'époque, devant l'équilibre instable non encore assuré de la création d'Auricoste, devant le dérangement opéré par cette création, la ville d'Aubervilliers a dit comme la petite scénette de Rufus : « C'est un artiste » au sens où c'est un saltimbanque.

Picasso : « Si je me trompe... »

Peut-être racontant cette triste histoire va-t-on me dire que je risque de verser à de drôles de moulins une eau qui ne leur était pas destinée. Absolument pas. La liberté est indivisible et au moment où plus que jamais ce mot splendide est traîné dans la boue des banques des conseils d'administration et du pouvoir, dire la venue qu'un instant la pratique d'une ville dirigée par les communistes a eue, c'est l'extrait, c'est contribuer à en rendre le retour impossible.

Nous avons une trop profonde idée de la fonction sociale irremplaçable de l'art pour ne pas en dire les accords cruels et les 1.000 personnes qui ont assisté voici trois mois à l'inauguration de la deuxième salle de théâtre à Aubervilliers, d'une salle de cinéma permanent et de la bibliothèque Saint-John Perse disaient bien qu'il s'agit d'un accroc sur le sentier toujours escarpé de la création. Je regardais la salle ce jour-là et j'y reconnaissais beaucoup

ce qui ne pourrait se refaire, l'or de l'esprit, les bijoux de la pensée.

Je viens de dire l'inauguration de la bibliothèque Saint-John Perse avec 1.000 personnes. C'est peut-être pour Auricoste la réparation. Saint-John Perse disait : « Poète est celui qui rompt pour nous l'acoustumance. » « Le luxe de l'acoustumance premier article de morale humaine. » Picasso écrivait : « La plupart des peintres se fabriquent un même moule à gâteaux et après ils font des gâteaux. Toujours les mêmes gâteaux. Ils sont très contents. Un peintre ne doit jamais faire ce que les gens attendent de lui... La nature fait beaucoup de choses comme moi, elle les cache ! Il faut qu'elle avoue. Quand je gagne je le sais. Si je me trompe, l'avenir choisira. C'est son métier d'avenir, non ? »

Ces quelques lignes à propos de la Maternité d'Aubervilliers n'ont d'autre ambition que de tenter de faire aussi, mais au plan politique « notre métier d'avenir », c'est-à-dire « notre métier de liberté ».

Le 27 juillet 1977

Jack RALITE.

Il n'est pire déchirement pour un créateur que de voir son œuvre détraquée, pire blessure que de rester dans l'ignorance de son sort. A l'image de la mère dont l'enfant fait ses premiers pas, l'artiste s'inquiète de son destin. C'est aussi à ceux à qui elle est destinée de veiller sur lui.



particulièrement en faveur de la création et, parce qu'elle sait le poids des choses et des idées, souvent dans son exposé revenait le mot ou plutôt l'expression, « c'est une politique difficile » ; « c'est une politique exigeante qui est combattue par le pouvoir, mais aussi par l'ignorance, l'incompréhension, les préjugés... », « une politique qui se heurte à la ségrégation sociale, à la disette financière organisée ». « C'est une politique difficile ».

Invité à cette réunion, ce mot et ses implications pratiques, politiques, m'ont beaucoup touché et j'ai eu envie alors de dire à mes camarades d'Ivry une certaine chose qui s'était passée à Aubervilliers et qu'il est question d'honneur à rapporter publiquement.

J'ai raconté l'histoire très triste de la mort d'une statue. En 1951, le maire communiste d'Aubervilliers, visitant le Salon de Mai, voit une sculpture d'Auricoste. Quelque temps plus tard, il demande aux Beaux-Arts de passer une commande à Auricoste pour Aubervilliers. En 1952, la statue pour Aubervilliers est exposée au Salon de Mai. Il s'agit d'une sculpture en plomb, « la maternité d'Aubervilliers » qui connaît tout de suite un grand succès critique. Elle est ensuite mise à la disposition de la ville et là s'amorce le drame.

La statue est très neuve quant à sa conception, pas seulement technique (nous verrons que cela a eu des conséquences) mais esthétique et pour dire le vrai, la sensibilité lo-

uble. Une sculpture se restaure comme un tableau ; mais elle était seule, sans yeux pour la voir, sans yeux pour l'aimer, sans yeux pour la défendre et elle est devenue débris.

Une carte de Rufus

Dans cette réunion d'Ivry où l'on se répétait quelques réactions face au répertoire d'Antoine Vitez et où venant d'Aubervilliers j'avais comme un renom d'appartenir à une municipalité en compagnonnage avec la création, ces quelques mots ont fait comme l'effet d'une bombe. Allons : Aubervilliers, c'est la familiarité acharnée à créer l'espace de la liberté de création. Et pourtant c'est là qu'est morte la statue d'Auricoste.

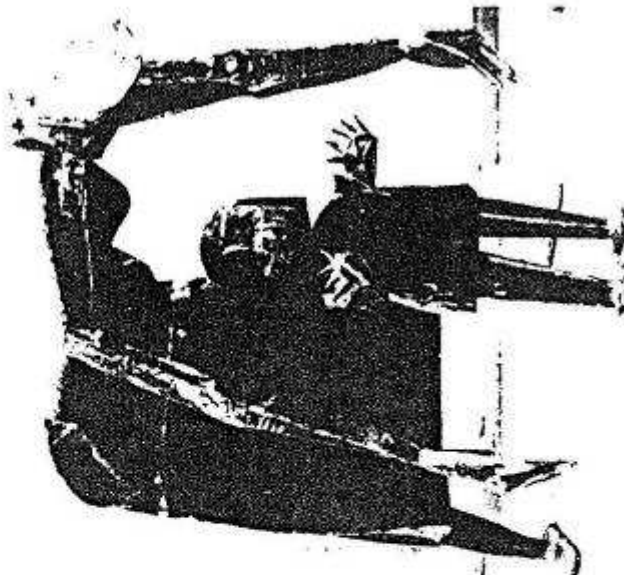
Il y a quelques jours, j'ai reçu de Rufus une petite carte représentant un cow-boy en équilibre tout à fait instable au premier étage d'un saloon et Rufus y avait écrit au dos cette petite scène : « T'as vu maman

Nous avons une trop profonde idée de la fonction sociale irremplaçable de l'art pour ne pas en dire les accords cruels et les 1.000 personnes qui ont assisté voici trois mois à l'inauguration de la deuxième salle de théâtre à Aubervilliers, d'une salle de cinéma permanent et de la bibliothèque Saint-John Perse disaient bien qu'il s'agit d'un accroc sur le sentier toujours escarpé de la création. Je regardais la salle ce jour-là et j'y reconnaissais beaucoup de travailleurs, et parmi eux certains qui occupaient leur usine pour empêcher que soient cassées les machines ; j'y reconnaissais aussi des Espagnols réfugiés de 37 dont dans le tome 7 de son œuvre poétique Aragon raconte que « ce sera un étonnement qui forcera au respect des siècles que de découvrir qu'avec l'ennemi aux portes de la ville (il s'agit de Madrid) le peuple en armes a donné tant de soins et tant d'amour aux œuvres de l'art et de l'esprit » (il s'agit du musée du Prado). Aragon parlait encore de ce qu'il (le peuple) avait protégé,

pour que les statues ne meurent

jamais

rance de son sort. A l'image de la mère dont l'enfant fait ses premiers pas, l'art s'acquiesce de son destin. C'est aussi à ceux à qui elle est destinée de veiller sur lui.



Sources extérieures

Archives nationales

Cote	F/21/6950 [Dossier par artiste]
Auteur	Auricoste (M.)
Prénom	<i>Emmanuel</i>
Dénomination	sculpture
Titre	Maternité
Thème représenté	maternité
Nature de l'acte	achat ; commande
Date de l'acte	1952
Commentaires	renseignements extraits des répertoires et non des dossiers
Copyright	<i>Archives nationales, site de Pierrefitte- sur-Seine</i>
N° notice	ARP11562-2

Centre national des arts plastiques - CNAP

Emmanuel AURICOSTE

Paris (France), 1908 - Leucate (Aude), 1995

Maternité - achevé en 1953

Sculpture, Ronde-bosse Groupe relié Plomb

Hauteur: 175 cm

Achat par commande à l'artiste en 1952

Inv. : FNAC 7598 Centre national des arts plastiques

En dépôt depuis 1952 : Mairie d'Aubervilliers